

Méditer la prière du Notre-Père (9)

Et ne nous induis pas en tentation mais délivre-nous du mal

Nous approchons de la fin de notre lecture méditée de la prière du Notre Père. Cette dernière demande n'est pas la plus facile à traduire : Dieu nous tente-t-il ? Est-il à nos côtés dans la tentation ? Et le mal ? Beaucoup de questions importantes.

Questions de tentations

« *Plus grandes étaient les grâces reçues, plus insidieuses les tentations, plus violents les combats* » (2 C 115) : on ne saurait être plus clair sur ce que vivent les saints et parmi eux, François d'Assise. A un frère François répondra : « *Personne ne doit se croire serviteur de Dieu tant qu'il n'a pas traversé les épreuves et les tentations. Une tentation vaincue est comme une alliance que le Seigneur passe au doigt de son serviteur.* » (2 C 118) Cela fait écho à la question de l'Ecclésiastique (Si 34, 9) : « *celui qui n'a pas été tenté, que connaît-il ?* »

La tentation n'est pas le péché, certes, mais elle y conduit d'où l'association des deux dernières phrases du Notre-Père. La fin de la prière est réaliste. Elle remet en lumière le grand combat dans lequel les chrétiens sont engagés, combat entre le Père et satan. L'adversaire du Royaume est un être qui cherche à enlever au Père le cœur des hommes. Par leur prière, ils coopèrent à la lutte et à la victoire de l'amour du Père dans le monde.

François est très clair sur la question de la responsabilité du péché. « *C'est par notre faute que nous sommes tombés (...) et ce ne sont pas les démons qui ont crucifié le Créateur mais c'est toi, qui avec eux, l'a crucifié et le crucifies encore* » (Adm 5, cité par le C.E.C. n°598). En cela il reprend les paroles de saint Jacques (1, 13) : « *que nul, quand il est tenté, ne dise : 'Ma tentation vient de Dieu'. Car Dieu n'éprouve pas le mal et ne tente personne.* » Qu'on ne se trompe pas d'ennemi : « *chacun a en son pouvoir l'ennemi, c'est-à-dire le corps (le moi pécheur) par lequel il pêche* » (Adm 10).

Quelle faute ?

Dans la règle François évoque les principales fautes relationnelles (chapitre 11) : s'accuser mutuellement, se quereller, se disputer, se mettre en colère, blâmer les autres, murmurer, critiquer, juger et condamner, tenir compte du péché des autres. Mais pour François, il y a plus grave encore : l'appropriation du bien que Dieu fait en l'homme ou dans les autres plutôt que de le rendre en action de grâces. Qui se dit propriétaire de ce qu'il est refait à son compte le péché d'origine. La première conséquence de cette appropriation est la vaine gloire (1 Rg 17, 9) dont les manifestations extérieures sont caractérisées par le verbe « s'exalter » (se considérer comme important, se suffire). Une autre conséquence touche au rapport avec le prochain : l'envie. « *Quiconque envie son frère à propos d'un bien que le Seigneur fait en lui, relève du blasphème, parce qu'il envie le Très-Haut lui-même qui dit et fait tout bien.* » (Adm 8, 3)

La tentation en action

Un auteur contemporain¹ nous aidera à expliciter ce que François veut dire lorsqu'il parle de la tentation « *occulte ou manifeste, soudaine ou importune* ». « *Le combat doit être menée sans relâche. Les suggestions mauvaises pénètrent en nous comme un courant rapide et il faut leur barrer la route très promptement. (...) Le combat commence par la suggestion, ainsi que l'explique les saints. Vient ensuite la liaison, lorsque nous pénétrons avant dans tout ce que la suggestion*

¹ *Le chemin des ascètes. Initiation à la vie spirituelle*, Tito Colliander, Spiritualité orientale n°12, abbaye de Bellefontaine, p.52.

nous a apporté. La troisième étape est le consentement, et la quatrième est le péché commis extérieurement. Le passage de l'une à l'autre de ces quatre étapes peut être instantané ; mais il arrive aussi qu'elles se succèdent comme autant de degrés, ce qui permet de les distinguer. La suggestion frappe à la porte, comme un colporteur qui propose sa marchandise. Si on le laisse entrer, il commence son boniment, et il est difficile de se débarrasser de lui, même si on se rend compte que sa marchandise ne vaut rien. Le consentement s'en suit et finalement l'achat, souvent à contre-cœur. » Plus loin, il écrit : « N'ayez jamais confiance dans vos propres forces pour résister à une tentation, quelle qu'elle soit, grande ou petite. Celui qui ne se confie pas en lui-même est profondément étonné de ne pas être tombé plus bas, et il se sent pénétré de reconnaissance. Il remercie Dieu de lui avoir envoyé le secours à temps sans lequel il aurait été complètement écrasé. »

Un remède : la vigilance du cœur

Est en jeu ici la vigilance ou garde du cœur. « *Par-dessus toute chose, veille sur ton cœur car c'est de là que jaillit la vie* » (Pr 4,23). Que ce soit dans la manière de prier ou dans la manière de penser, la tentation est toujours la même : celle de **nous réaliser nous-mêmes par nous-mêmes** en dehors de la foi et de l'espérance, c'est-à-dire sans dépendre de Dieu comme ses enfants bien-aimés. Pour bien comprendre les règles du combat, il nous faut voir d'abord comment le cœur est « *la racine des pensées* » (cf. Si 37, 17). Nos pensées, nos actions ... sont faites pour trouver leur racine dans un cœur pur qui laisse l'esprit voir Dieu et ainsi voir toutes choses en Dieu, ce qui est le propre de la sagesse. Celui qui voit les choses en Dieu les pense en Dieu : il se met à produire des pensées lumineuses de la lumière de Dieu et prend conscience de l'importance de vivre dans la lumière du Christ. N'est-il pas vrai que : « *en dehors de moi (dit Jésus), vous ne pouvez rien faire* » (Jn 15, 5).

Et le mal ?

Le mal est la privation d'un bien. Dieu nous a créés pour que nous ayons « *la vie et la vie en abondance* », et l'homme fait l'expérience d'une limitation, d'une altération et même d'une destruction de cette vie. La souffrance ne peut se comprendre que sur fond d'un monde bon mais créé « *en état de cheminement vers sa perfection ultime* » (Catéchisme, n°310) et marqué par la puissance destructrice du péché. L'homme souffre lorsqu'il éprouve un mal. Autrement dit, nous souffrons lorsque nous éprouvons le manque d'un bien pour lequel nous sommes faits. La souffrance provient de la différence entre ce que nous vivons et ce que nous devrions vivre. Le plus grand mal, c'est le mal du péché. Il est un mal moral grave parce qu'il nous prive du plus grand bien qui est Dieu lui-même, il nous prive de cette vie de communion « *dans l'amour* » pour laquelle nous avons été créés, ayant été prédestinés à devenir « *pour Dieu des fils adoptifs par Jésus Christ* » (cf. Ep 1, 5).

« Contre toutes les machinations et les ruses de l'ennemi, ma meilleure défense, affirmait le saint, c'est encore l'esprit de joie. Le diable n'est jamais si content que lorsqu'il a pu ravir à un serviteur de Dieu la joie de son âme. Il a toujours une réserve de poussière qu'il souffle dans la conscience par quelque soupirail, afin de rendre opaque ce qui est pur ; mais dans un cœur gonflé de joie, c'est en vain qu'il essaye d'introduire son poison mortel. » (2 C 125)

A suivre ... Fr. Eric Bidot, ofm cap
(méditation publiée dans la Revue *Notre-Dame de la Trinité*, mai 2012)